

DONALD LARABY.

SAINT-THOMAS-DE-CHERBOURG.

Quelques faits et anecdotes de ma vie à St-Thomas.

Je suis né le 7 mai 1940 à Trinity Bay (Baie Trinité). Je fus baptisé le 26 mai 1940, par l'abbé Alfred Poulin a l'église de Baie Trinité, construite en 1939. De 1940 à 1945, j'ai demeuré à Baie Trinité et de 1945 à 1955, à St-Thomas. Mes études primaires se sont faites à St-Thomas de 1946 à 1955.

En mai 1955, je suis déménagé à Québec.

Nous sommes déménagés de Baie Trinité à St-Thomas, via Les Méchins, à bord" de la goélette "Prince Matane" du capitaine Robert Jourdain, Celle-ci avait été construite à Cap-Chat en 1932 et mesurait 55' de long et jaugeait 32 tonneaux. De Les Méchins nous sommes montés en camion jusqu'au rang VII.

Lorsque nous nous sommes installés sur notre lot qui était en forêt, quel dépaysement pour nous qui avons été élevé les pieds dans la mer et de nous retrouver dans la forêt. Une chance que nous avons quelques lacs" sur notre lot.

Quelques faits vécus

Durant les années 50 et plus, j'ai travaillé sur les feux de forêts à St-Thomas. Une fois nous étions une équipe composée de mon père, moi-même et de trois autres équipiers; nous avons été cernés par l'incendie. Nous ne savions pas quelle direction prendre pour ne pas se faire brûler. Comme nous voyions beaucoup d'animaux de toutes sortes, ours, orignaux, et autres se diriger dans la même direction, nous les avons suivis et sommes arrivés à un lac. Nous sommes entrés dans le lac jusqu'au cou et y sommes demeurés jusqu'à ce que le plus gros de l'incendie soit modéré. C'est ce qui nous a sauvé la vie. Je ne sais pas combien de temps nous sommes demeurés dans le lac. Si ma mémoire ne fait pas défaut, je crois que c'était Grégoire Harrison, son père et un de ses frères. Lorsque nous travaillions dans la lutte contre les feux de forêt, notre équipement se composait de: un réservoir à eau de 5 gallons, muni d'une pompe manuelle, d'une pelle ronde, d'une hache. Notre travail consistait, suite après que le gros de l'incendie fut passé, à éteindre les petits feux qui restaient ici et là, en les arrosant ou en les enterrant.

1951 :Je revenais en autobus de Matane, dont le conducteur s'appelait Métivier de son nom de famille. En partant de Matane nous passions par St-Adelme, St-Jean et St-Thomas. En quittant St-Jean rendus dans les côtes, les bois le long de la route étaient pleins de sang sur les feuilles et de ce qui semblait être des morceaux de chair. Plus tard nous avons su que c'était un homme qui s'était suicidé en se faisant sauter avec des bâtons de dynamite. Comme les policiers ne pouvaient ramasser les restes du malheureux (qui était une personne vivant seule), ils ont fait brûler le bois.

Jeunes, nous allions au moulin des Keable au village. Il y avait un étang et notre plaisir était de la traverser en courant sur les billots, sans tomber à l'eau. C'était quand-même dangereux. Nous pratiquions ce jeu jusqu'à ce que les hommes du moulin ne viennent nous chasser. A ce moulin nous ramassions aussi de la "latte" qui n'était pas bonne et qui était dirigée vers "l'enfer" pour y être brûlée. Avec cette latte, nous nous en servions pour fabriquer toutes sortes de jouets.

Il y avait aussi un petit bois en bas de la côte à M. Mathieu au village, où nous allions jouer au cowboy et à la cachette. Si ma mémoire est bonne, nous y étions moi-même Donald Laraby, Jean-Yves et Adalbert Bérubé, Réal Raymond, peut-être Bernard Crousset et quelques autres aussi, dont j'oublie les noms.

L'hiver les plus vieux jouaient au hockey et lorsqu'ils cassaient leurs bâtons, ils les lançaient en dehors de la patinoire et c'était à qui de nous, les jeunes, qui essayaient de s'en emparer pour essayer de les réparer, car nous n'avions pas d'argent pour en acheter des neufs. Je crois que les bâtons se vendaient \$1.50 et étaient achetés à Matane.

Je portais des "pichous", genre de bottes toutes en cuir pour aller à l'école. Elles étaient très chaudes et très légères.

En face de chez-nous, j'étendais des collets pour prendre des lièvres, mais faut croire que je n'avais pas la technique, car rare étaient les fois où j'en captuais. Une fois j'en avais pris deux, mais lorsque je suis arrivé pour aller voir mes collets, j'entendais des miaulements, presque étouffés. C'était mon gros matou blanc qui dévorait un peu mes lièvres, mais qui s'était pris lui-même dans un collet. Je l'ai laissé s'étouffer un peu plus, mais je me suis aussi dépêché de le dépendre car je l'aimais beaucoup. Après cette expérience qu'il avait eue, il n'est jamais retourné manger mes lièvres.

Chez nous, nous avons une colline qui faisait partie des petits monts Shick-Shock. A partir de cette colline je faisais du ski alpin, pour une descente d'environ un quart de mille. C'était le fun. Faut dire que les skis nous les fabriquions nous-mêmes avec l'aide des parents. Nous prenions des planches de je ne sais pas de quelle sorte de bois, nous les faisions ramollir toute une nuit dans le boiler qui était pris après le poêle et ensuite nous retournions le bout de la planche attaché avec de la broche sur un modèle de bois pour la faire sécher. Pour l'attelage nous n'avions pas de bottes de ski, nous nous en faisons avec des lanières de cuir. C'était très artisanal.

Tant qu'aux patins nous héritions de ceux de nos, aînés. Faut dire qu'ils étaient très usés et parfois les orteils nous sortaient aux bouts et le patin était généralement renversé. Ça ne fait rien, nous avons du plaisir.

Nous avons aussi un lac à truite sur notre terre. Une fois j'étais avec Réal Raymond après pêcher au bout du lac, lorsque nous avons entendu des grondements. Nous pensions que c'était un "truck" chargé de "pitounes" qui montait la côte le long du lac, et qui était obligé de se mettre sur le "beu" (très basse vitesse), pour arriver à monter la côte alors nous avons continué à pêcher. Soudain derrière nous nous avons entendu des branches qui craquaient et là nous avons bien vu que ce n'était pas un truck, mais une mère ourse avec ses deux petits qui devaient venir boire au lac. Alors, abandon des cannes à pêche et à la course pour sortir du lac et se rendre au chemin. Nous avons tellement eu peur, que je suis certain qu'à la vitesse que nous courions, nous ne touchions pratiquement pas à terre. Je suis certain que si nous avons eu des témoins, nous aurions certainement apparus dans les records Guinness tellement nous courions vite. Mais le lendemain, la peur étant passée et la bravoure revenue, nous sommes retournés pêcher. La canne à pêche était faite d'un bout de branche, d'une corde blanche qui servait à ficeler les paquets, d'une petite pierre comme calle et d'un vrai hameçon.

Dans le rang IX il y avait une "dompe à déchets" et souvent il y avait des ours qui s'y rendaient, mais nous n'en n'avions par peur, car il fallait passer par là pour se rendre au lac et comme les ours étaient occupés à manger dans les vidanges ils ne s'occupaient pas de nous.

Au village il y avait une écurie pour les chevaux pour ceux qui venait assister à la messe ou autres. Je présume que moyennant paiements il y avait des "stalles" pour y garder les chevaux à la chaleur. Tant qu'aux autres qui ne pouvaient payer, les chevaux restaient dehors avec une couverture sur le dos

Une fois avec Jean-Charles Lévesque nous avons fabriqué un camion avec une chargeuse à billots et qui pouvait aussi "domper" de la terre. Le tout fonctionnait avec des rouleaux de fils à coudre et de la corde. Je ne me rappelle plus qui de nous deux a gardé le camion.

A la fin de l'année scolaire, vers le 22 juin, nous apportions notre lunch et nous allions pique-niquer le long du rang IX avec notre maîtresse. Quelle belle journée nous y passions. Nous devions marcher environ trois quart de mille.

Des fois, en hiver lorsque je voulais aller au village, je "jumpais" une snow mobile. Comme le panneau arrière du snow était généralement ouvert pour y laisser la chaleur du moteur je m'y accrochais et je montais sur le bumper. Comme ils passaient assez vite devant chez-nous, avec une pelle j'avais creusé un trou dans le chemin, et comme cela il était obligé de modérer ce qui me permettait de le "jumper". Cela a duré quelques jours, car lorsque ma mère a réalisé que c'était moi qui faisais ce trou, vous pouvez être sûr que je l'ai rebouché assez vite.

En hiver nous allions glisser dans le rang VII, dans la côte que nous appellions la côte à Fortin. Comme nous prenions partie arrière du « bobsleigh » ça descendait assez vite, mais le plus dur était de le remonter, car ce traineau était assez pesant pour nous les jeunes.

Un autre sport d'hiver: avec le cométique (traineau à chiens), nous levions les mémoires en l'air et avec deux poches en jute, provenant de poches de patates, dont nous coupions les bouts et les glissions dans les mémoires. Nous tenions les mémoires levées et les poches nous servaient de voiles. Avec la force du vent, nous glissions très rapidement, dans le VII.

Un autre sport aussi d'hiver: Nous nous fabriquions un "jack". Celui-ci était fabriqué avec une planche de baril de bois que nous avons fait ramollir dans le boiler du poêle toute une nuit et ensuite lorsque la planche était imbibée d'eau, donc molle, nous redressions le bout avec un broche jusqu'à ce qu'elle soit sèche. Ensuite nous prenions une bûche de bouleau que nous clouions sur cette planche. Par après nous prenions un bout de planche de 3" de large par 1' de long, que nous clouions sur cette bûche pour en faire la poignée. Cette bûche était installée sur la planche à environ 6" du bout arrière. Alors la façon de glisser était que nous poussions le "jack" du bout du pied ou dans une pente, nous nous assoyions sur cette poignée.

Parfois au printemps, le matin la neige était durcie que nous appelions de la croûte. Je prenais le bicycle de mon frère et j'allais pédaler sur cette croûte.

Une fois l'hiver, j'étais allé chercher la malle au bureau de poste du village quand j'ai vu un monsieur du rang IX qui partait du magasin de Marc Mathieu avec une pleine charge sur sa sleigh. Alors je me suis dit pourquoi je marcherais à pied jusque chez moi à 1/2 mille, j'ai "jumper" à bord et je me suis caché derrière une presse de foin, étant certain que l'homme ne m'avait pas vu. Mais, oh surprise rendu au coin du VII et du IX, étant dans la noirceur la plus totale, j'entends une voix profonde venant du devant de la sleigh qui me dit: O.K. Ti-gars, tu peux débarquer car tu es rendu près de chez toi. Quelle surprise, car j'étais certain qu'il ne m'avait pas vu.

Un de mes plus grand plaisirs, était le samedi au printemps lorsque mon père charriait le bois de chauffage, j'embarquais en arrière de la sleigh sur un patin jusque chez-nous.

Il m'est arrivé parfois en hiver lorsque la neige était en "croûte", le samedi matin, de partir avec M. Adé-lard Raymond et sa jeep Willys, pour aller "skeller" de la pitoune. C'était assez tôt le matin et lorsque la croute commençait à amincir sous l'effet du soleil, il cessait d'employer la jeep car nous serions restés pris dans la neige, la croûte devenant trop molle. M. Raymond, je crois achetait la "pitoune" pour Albert Otis de St-Jean. Alors le bois acheté il fallait marquer chaque bûche avec un marteau qui portait les initiales du nom de l'acheteur. Si ma mémoire est bonne, il y avait aussi une dame acheteuse de bois, soit Mme Simone Langlois de St-Jean ou de St-Adelme.

A l'automne dans le temps de la chasse, comme nous étions trop jeunes pour avoir des fusils, nous nous en fabriquions. Avec une planche embouvetée d'environ 2' de long, nous percions un trou dans l'épaisseur de la planche à travers le côté embouveté enfin de pouvoir y passer un élastique. Notre munition était un bout de broche, venant de la clôture de broche carottée, d'une longueur d'environ 6", que nous plions un bout d'à peu: près 1". Nous glissions cette broche dans l'embouvetage de la planche où nous avions patenté une sorte de barrure pour y retenir la flèche et avec l'élastique passé à travers le trou, nous avions patenté com me une gâchette que nous relâchions et là, la flèche partait et faisait une vingtaine de pieds avant de retomber. C'était à la chasse à la perdrix que nous allions Mais vous comprenez qu'avec cette arme rudimentaire nous n'avons jamais tué grand animal, même pas d'écureuils. C'était le bon temps. Une fois j'étais allé chasser avec nos fusils, j'étais avec Julien Fortin dans le petit V et nous avons rencontré Antonin qui lui avait une 22. Tu parles s'il avait ri de nous.

Lors de la récolte des foins, comme j'étais trop petit pour racler et qu'il y avait des milliers de mouches noires qui dérangent les racleurs, je me promenais autour de chacun avec une chaudière dans laquelle il y avait un petit feu, sur lequel je mettais de l'herbe verte pour faire de la fumée et je me promenais alentour d'eux en espérant chasser ces mouches avec de la fumée.

Je me souviens de ces beaux dimanches où nous descendions nous baigner à la baie des Capucins ou aux Ilets et cela grâce à la générosité de Léopold Lévesque, qui nous embarquait gratuitement dans la boîte de son camion muni d'haridelles. Le camion était toujours plein de monde. Les adultes devaient payer leur voyage, mais nous les jeunes, Léopold ne nous faisait pas payer.

Avec Monique Lévesque, j'étais son partenaire à l'école pour jouer au "topper", jeu de cartes dont le vrai nom est Charlemagne. Moi et Monique, je ne me souviens pas que l'on n'ait jamais perdu une partie contre les adversaires. Nous n'avions qu'à nous regarder et nous savions immédiatement quelle carte jouer et cela sans tricher. C'était difficile de se trouver des adversaires, car ils se savaient perdants en partant.

C'étaient des classes mixtes, j'étais assis derrière Noëlla Henley et je lui tirais toujours les couettes de ses cheveux, alors la maitresse lui avait demandé qui lui faisait cela, mais Noëlla ne voulait pas me déclarer. C'est ma sœur Huguette qui l'avait fait, alors service de strap sur mes mains de la part de la maitresse.

Un jour d'école dont je ne me souviens pas de l'année, au Couvent les classes des gars et des filles étaient séparées. Les filles avait fait des travaux d'artisanat pour la visite de l'inspecteur d'école, en fin d'année. Pour faire enrager les filles j'avais fait un canard blanc sur fond noir sur un tapis crocheté. Lors de l'exposition, j'avais eu une mention spéciale de la part de l'inspecteur. Mais comme mon nom n'était pas inscrit sur la pièce, l'inspecteur a voulu savoir quelle fille avait fait ce tapis crocheté. Alors comme ce

n'était aucune d'entre elles, la question se posait. Une des filles me connaissant comment j'aimais jouer des tours à dit: c'est certainement Donald. Alors l'inspecteur m'a félicité devant toute la classe de filles, j'étais très gêné, mais par contre j'avais réussi à faire fâcher les filles, ce qui était mon but, car plusieurs disaient que vu que je n'étais pas étudiant dans leur classe de filles, je n'avais pas à recevoir cette mention.

Un jour de classe sur l'heure du midi, Réal Raymond et moi, comme nous étions "très pieux", avons décidé d'aller faire notre chemin de croix, après l'angélus qui était sonnée par le bedeau. Nous croyions que le bedeau ne barrait pas la porte de l'église en partant. Comme nous ne le voyions pas, nous nous sommes dits qu'il était parti et que nous avions le temps de faire le chemin de croix. Mais lorsque nous avons voulu sortir, les portes étaient barrées. Nous sommes restés prisonniers jusqu'à la récréation. C'est un élève, je ne sais pas qui, qui est venu débarrer la porte et nous libérer. Le professeur et les autres élèves croyaient que nous faisons de l'école buissonnière, mais nous connaissant, ils savaient que ce n'était pas notre genre. Alors ils se sont mis à nous rechercher et quelqu'un s'est souvenu que nous en avions parlé devant lui et que nous serions à l'église ce midi-là. Durant notre détention à l'église, nous en avons fait des chemins de croix et dit des rosaires. Afin tout une expérience, car nous devons être assez jeune.

Après la classe l'après-midi, je me rendais au bureau de poste pour attendre la malle. Comme c'était l'hiver et le "snow" était souvent en retard, au lieu d'attendre à l'intérieur du bureau de poste, car il y avait une séparation entre le bureau et les appartements de Mme Gauthier, celle-ci me faisait entrer chez elle ce qui me permettait de passer le temps et de jaser avec eux et aussi avec G. et G. qui étaient deux belles filles. Alors mon cœur s'enflammait pour une d'entre elles.

Un des mauvais coups que nous aimions faire était de casser les verres qui soutenaient les fils de téléphone aux poteaux. Nous les cassions avec un tire-roches que nous fabriquions avec une fourche de noisetier. Mon frère Lucien qui était garde-feu, me dit un jour, si je pogne les petits maudits qui cassent ces verres, car c'était lui qui était chargé de les remplacer, ils vont avoir de bons coups pieds au derrière et ils ne pourront s'asseoir pour plusieurs jours. Comme je connaissais mon frère, c'est certain qu'il l'aurait fait. Alors ça été la fin de cette sorte de nos exploits.

Lorsque nous étions servants de messe principalement avec le curé Anctil, nous étions payé \$0.10 par messe et c'est le curé qui nous payait à la fin de la semaine. A chaque fois que j'allais me faire payer, il me demandait, il me semble que je t'ai déjà payé, alors c'était une obstination pour se faire payer. Il nous payait toujours en cents noirs.

Lorsque j'avais cinq ans, à Noël nous n'avions pas de cadeaux. Un soir en revenant de la messe de minuit, quelle surprise. Sous l'arbre de Noël, il y avait un cadeau pour moi enveloppé dans du papier de Noël. C'était une belle toupie. Mais pas de nom de ce père Noël. Ce n'est que plus tard que nous avons su que c'était Luc Gagné qui m'avait fait ce cadeau. Il l'avait laissé sous l'arbre en allant à la messe, car chez nous les portes n'étaient jamais barrées.

Une fois Gervais Lévesque était dans sa grange pour traire les vaches. Une idée de génie, tiens, nous allons barrer la porte et il ne pourra pas sortir. Je ne sais pas par où il est sorti, possiblement par le trou à fumier. Une chance pour nous qu'il n'a jamais su qui lui avait fait ce coup.

Nous allions faire aiguiser nos patins par Nestor Lévesque qui était cordonnier. Lorsque nous entrions dans son atelier, il y avait toujours une bonne odeur de cuir qui s'en dégageait. Lui-même portait un tablier long, fait en cuir.

Nous allions aussi pêcher dans la "dam" a "Cator", Hector Marceau. Nous y allions en cachette.

Nous allions jouer dans l'entrepôt du magasin de Philippe Dubé, après la classe. Il y avait moi-même, Carmen Dubé, Raymond, Réal Raymond et parfait Julien Fortin.

Le dimanche ma mère me donnait cinq cents à dépenser. Alors j'allais jouer une partie de pool au restaurant de Fernand Pelletier. Je ne jouais qu'une partie que je perdais tout le temps car je la jouais contre un "professionnel", Antonin Fortin, que je voulais gagner contre lui. Malheureusement j'ai toujours perdu.

Nous nous lavions à tous les jours, visage, mains etc., mais notre lavage corporel se faisait une fois par semaine à la main avec l'aide d'un bassin. L'été nous pouvions nous baigner dans une cuve d'eau à l'extérieur l'eau étant chauffé par le soleil. Qui a dit que nous étions arriérés, nous avions même une piscine qui était cette cuve.

Un autre souvenir, un dimanche après-midi nous étions à la baie des Capucins et Marcel fortin qui avait une auto convertible avec un siège pour deux personnes à l'avant. Alors Marcel a décidé de traverser la baie pour se rendre au village. Ce qui devait arriver, arriva, l'auto "stalla" dans une mare d'eau, car c'était la marée basse, et comme la marée se mit à monter, il a été obligé d'abandonner son auto, dont la marée haute a passé par-dessus. Ce n'est que le lendemain qu'il a pu la récupérer en la faisant tirer par un camion à la marée basse. Est-ce qu'il n'a jamais pu la remettre en marche après cette aventure, je ne le sais pas.

A l'automne, nous avions une "talle" de noisettes en avant de chez nous. Alors nous allions en ramasser une poche (poche de patates en jute), que l'on cachait dans le foin du fenil de la grange. La pelure de la noisette pourrissait et nous n'avions qu'à en prendre la noix. Pour manger l'amande de celle-ci, il fallait casser la noix, soit avec un marteau ou une paire de pinces. L'amande était très délicieuse, mais était un très petit fruit. Parfois ma mère faisait du sucre à la crème et mettait cette amande dans le sucre. Quel délice. Une autre façon de se débarrasser de la pelure, qui lorsque fraîchement cueillie était encore verte et piquante, nous faisons tremper la poche pleine de noisettes dans un cuve d'eau pour quelques jours et ensuite nous sortions la poche de l'eau et nous la battions contre la grange en autre, alors la pelure s'enlevait facilement. Il faut aussi dire que nous n'étions pas seuls à ramasser ce fruit, car il y avait aussi les écureuils qui en étaient très friands. Nous avions avec eux, une sorte de "deal". Ils ramassaient d'un bord de la "talle" et nous de l'autre. Cependant, ils disputaient continuellement après nous, car ils voulaient garder ce fruit, juste pour eux. Soixante ans plus tard, cette talle de noisettes existe toujours.

Autre souvenir: je me demande aussi si Léo Bérubé, à un certain temps, s'il n'aurait pas eu une table de pool.? Je n'en suis pas certain.

Je sais que Léo Veilleux avait lui aussi un petit restaurant avec une table de pool. Je me souviens qu'ils vendaient des œufs à la coque, je ne sais pas quel prix.

On profitait de la montée de la sève dans les saules ou dans les cormiers pour se fabriquer un sifflet. On prenait un bout de branche d'environ 3", on enlevait l'écorce en la tournant, sans la briser. Ensuite on y

faisait des entailles et on remettait l'écorce à sa place. En soufflant dans cet instrument de fortune, on en tirait un son assez aigu, pour un sifflet.

Près de la grange, afin de ne pas à avoir à transporter l'eau de la maison pour donner à boire aux animaux, on avait creusé un puits d'environ 25' de profondeur. Pour le creuser mon père et mon frère René descendaient dans le fond du trou, ils mettaient la terre et la pierre dans une chaudière que l'on remon- tait à l'aide de l'installation rudimentaire d'une poulie et d'un câble. Nous avons trouvé une très bonne veine d'eau. Pour la trouver, je ne me souviens plus qui était venu avec une fourche d'un noisetier pour sonder le terrain. Il se promenait et lorsque la bout de la fourche penchait vers le bas, ça indiquait qu'il y avait de l'eau à cet endroit mais assez profondément, par contre si la fourche montait vers le haut, elle indiquait que la source n'était pas profonde. Toutefois l'hiver, il fallait quand même transporter l'eau de la maison avec des chaudières. Parfois l'été on mettait le pot de crème attaché avec une corde dans le puit afin qu'elle se garde fraîche.

Lors du dernier hiver, 1954-55, passé à St-Thomas, mon frère et mon père ont bûché 100 cordes de "pitounes" (pulpe), dans la montagne au bout de notre terre, dans le rang IX.

A l'école durant les récréations, on jouait à l'extérieur au drapeau. Le drapeau au départ était donné par l'enseignant à un joueur désigné, qui devait se rendre à une ligne où le drapeau était déposé. Tous les autres joueurs devaient essayer de s'en emparer, c'est-à-dire, essayer de l'enlever au porteur et de conti- nuer la course jusqu'à la ligne. Nous n'avions pas droit aux mises en échec, mais parfois il se produisait des bousculades et aussi des mises en échec lorsque le professeur ne nous voyait pas. Si cela arrivait, et que le porteur du drapeau le perdait, c'était à celui qui s'en était emparé de continuer la course.

Je me souviens d'une dame du village, je ne me rappelle pas qui elle était, qui nous avait demandé à moi et à Réal Raymond de lui ramasser des framboises. Elle nous avait dit qu'elle nous donnerait 0.25 de la chaudière fournie par e11e. Mais lorsque on lui a apporté pleine de framboises, elle ne nous a donné que 0.10 prétextant qu'elle n'était pas assez pleine, ce qui était faux. Alors imaginez notre déception. Elle nous a demandé de lui en ramasser une autre et qu'elle cette fois nous en donnerait 0.25. Comme nous ne lui faisons pas confiance, ce que nous avons fait nous avons rempli les 3/4 de la chaudière avec de l'herbe et le dessus avec des framboises. Elle a trouvé que nous avons été vite pour cette chaudière. Alors comme de raison au lieu de nous donner 0.25 comme c'était entendu, elle ne nous a encore donné que 0.10. Ça ne nous faisait rien, car nous on savait ce qu'il y avait dans la chaudière. Nous l'avons re- merciée avec gratitude, ce qu'elle ne comprenait pas de notre part, car nous avons chiâlé la première fois sur le prix qu'elle nous avait donné. Durant la semaine elle a compris pourquoi~ Le dimanche, après la messe elle nous a accrochés nous traitant de voleurs. Nous lui avons tout simplement répondu qui de nous étaient le plus voleur? Était-ce nous à qui elle nous avait promis 0.25 la chaudière et qu'au moment de payer ne nous en avait donné que 0.10? Alors la discussion a fini drette là. Nous étions bien fiers de notre revanche, car même si nous n'étions que des enfants, nous savions comment nous défendre.

L'école, c'est certain que nous n'avions pas de téléphone, ni télé., ni ordinateurs. Le bureau de la mai- tresse était placé en avant de la classe, sur une tribune. Au mur il y avait un grand tableau noir avec une petite tablette au bas où reposaient les craies et les brosses à effacer le tableau. Il y avait aussi un cruci- fix. Comme volumes d'étude, nous avions un catéchisme, un livre d'histoire du Canada, une grammaire, une géographie, un livre d'arithmétique et un cahier d'écriture. Pour écrire nous avions un plume que nous trempions dans l'encrier, un crayon, une règle et une efface, le tout placé dans un petit coffret en bois, un buvard pour absorber le surplus d'encre de la plume. Faut dire que ce n'était pas une plume fon-

taine. Nous avions un pupitre individuel en bois semblable à celui sur la photo, mais sans décorations sur les pattes

Pour les photocopies nous employions une sorte de gélatine, car c'est certain que nous n'avions pas de photocopieuse. Il y avait un passage avant d'entrer dans la classe, et sur les murs il y avait des crochets en acier, sur lesquels nous mettions notre linge d'hiver ou d'été. Nous étudions la religion (catéchisme, histoire sainte), le français, par le texte, la dictée, la rédaction l'arithmétique, la langue seconde (je ne m'en souviens pas d'avoir eu des cours de langue seconde), l'histoire du Canada, la géographie et divers autres sujets. Le vendredi après-midi c'était le dessin ou le travail manuel avec du bois pour fabriquer divers objets. Religion: Il y avait la grande messe le dimanche, à laquelle nous participions comme enfants de chœur, suivi des vêpres le soir, une retraite paroissiale annuelle ou il y avait des prêtres prêcheurs qui venaient de l'extérieur. Après chaque rencontre, il y avait dans la sacristie une sorte de petit bazar d'objets religieux que nous pouvions acheter tels que: chapelets, scapulaires, images saintes, chaînes, petites croix, médailles, etc. Il y avait aussi un genre de petit étui avec trois petites statues et un papier qui disait (en anglais s.v.p.), "*I am a catholic in case of an accident please call a priest*" et sur lequel la personne qui l'avait acheté écrivait son nom et son adresse. N. B.: voir un exemple ci-dessous. A la fin de la retraite il fallait faire bénir ces objets. Il fallait aussi aller à la confesse et communier. Est-ce que la retraite était avant Pâques?



Lors de notre communion solennelle (profession de foi), avant de recevoir la communion, il fallait suivre des cours de catéchisme. Lorsque le moment de la communion était venu il fallait par un cantique confirmer notre engagement à notre foi. Voir les paroles du cantique ci-dessous: « J'engageai ma promesse au baptême, mais pour moi d'autres firent serment, aujourd'hui je réponds par moi-même je m'engage aujourd'hui librement, je m'engage, je m'engage aujourd'hui librement. » Tant qu'aux autres couplets, je ne m'en souviens plus. Mais voici ce cantique :

RENOUVELLEMENT DES PROMESSES DU BAPTÊME 111

99. J'engageai ma promesse.

Risolto. mf

J'en-ga-geai ma pro-messe au bap-tê-me, Mais pour
moi d'autres fi-rent ser-ment; Dans ce iour je ré-ponds par moi-
mê-me, Je m'en-gage aujour-d'hui li-bre-ment. Je m'en-
ga-ge, je m'en-ga-ge, Je m'en-gage au-jour-
d'hui li-bre-ment, Je m'en-gage au-jour-d'hui li-bre-ment.

2

Je crois donc en un Dieu trois personnes,
En son règne, en sa gloire, en ses droits;
Vainement, faible esprit, tu raisones,
Je m'engage à le croire, et je le crois.

3

Monde vain, je renonce à tes pompes;
De la chair je craindrai les attraits;
Toi, Satan, qui séduis et qui trompes,
Je m'engage à te fuir pour jamais.

4

Sur vos pas, ô Jésus, mon modèle,
Plus heureux qu'à la suite des rois,
Serviteur généreux et fidèle,
Je m'engage à porter votre croix.

5

O Jésus, dans le ciel, ma patrie,
De mes biens vous serez le plus doux
Dès ce jour, et pour toute ma vie,
Je m'engage et je suis tout à vous.

A l'école il y avait aussi le salut au drapeau, dont je présume québécois, qu'il fallait réciter au garde-à-vous et la main droite à la tête (comme un salut militaire) qui commençait comme ceci: « A mon drapeau je jure d'être fidèle, à la race canadienne française qu'il représente, je jure fidélité... Je ne me souviens plus des autres paroles. Je ne me rappelle pas si c'était à tous les jours ou une fois par semaine qu'il nous fallait réciter ce serment. Je ne me souviens pas non plus en quelle année j'étais, ni quelle était ma maîtresse.

A la maison, nous récitons le chapelet à tous les soirs, à genoux, les mystères du rosaire, quelques actes chrétiens tels que: acte de foi, acte d'espérance, acte de charité et autres, parfois aussi les litanies de la Sainte Vierge et aussi des Saints. Je ne me souviens plus du tout des mots de ces litanies.

Il fallait aussi faire nos devoirs, étudier nos leçons, tout ça éclairé par une lampe à l'huile, car nous n'avions pas l'électricité.

Notre barbier était "Tino" (Hénault) Lévesque, frère du cordonnier Nestor. Par contre étant jeune c'était notre mère qui nous coupait les cheveux avec un rasoir manuel.

Avant M. Vignola, le restaurant appartenait à Fernand Pelletier et sa femme Ida Hogan et auparavant au "Ton" Dugas.

Le chemin de croix de l'église de St-Thomas est rendu à Rimouski, au musée régional. Il avait été sculpté par Médard Bourgault de St-Jean-Port-Joli. La cloche de l'église, lors de sa fermeture fut donnée, à ce que je sais, à la paroisse française Sacré-Coeur, Welland, Ontario.

Nos lits étaient en fer et les matelas étaient remplis de plumes. Parfois l'été lors des grandes chaleurs, Huguette et moi on prenait un matelas, on le tirait dehors par la fenêtre à partir du deuxième étage et on allait dormir en plein air, généralement devant la maison. Comme de raison on croyait que notre mère ne s'en apercevait pas, bien sûr qu'elle se réveillait, mais ne disait mot. De toute façon le matin lorsque nous le rentrions en passant par la cuisine et en essayant de se cacher, elle nous voyait bien.

Il y avait Lazare, fils de Hector Dubé au village qui jouait de la guitare et aimait chanter du western. Par la suite dans les années 90, j'ai rencontré Lazare, il arrivait des Etats-Unis. Il était avec son amie une américaine. C'était à Les Méchins.

Si je me souviens bien, Emile Gagné du village avait aussi une terre dans le rang VII. Je crois qu'elle appartenait plutôt à Maurice.

Maurice Gagné a été secrétaire municipal. Il était très sévère envers ceux qui ne payaient pas leurs taxes et n'hésitait pas à aller saisir dans leur maison, des appareils tel que radio ou autres. Je me souviens qu'une fois il avait été dans le rang V chez Mme , saisir un radio.

Le curé Jos. Lévesque, lorsque c'était le temps des corvées pour la fabrique, n'hésitait pas lui-même à s'habiller comme tout le monde et à aller donner un coup de main sur la terre de la fabri-que.

Afin de ménager le bois sur notre terre, au lieu de faire comme tout le monde, de la bûcher, mon père allait travailler sur la Côte-Nord. Parfois il faisait un petit chantier sur notre terre.

Comme j'étais très malcommode à l'école, surtout avec la maitresse Julie Sasseville, j'en ai mangé des volées. Celles-ci m'étaient données avec des coups de strap en cuir sur les mains ou même parfois avec un bâton (bâton noir qui provenait d'une chaise). Remarquez que c'était toujours mérité. Pour ne pas que ça me fasse trop mal, je me mettais de la "rosine" sur les mains en les frottant ensemble.

Une fois il y avait un feu qui avait pris dans nos champs. Je ne sais pas si c'est à la suite d'un feu d'abattie. Il y a eu environ une dizaine de personnes qui étaient venues pour combattre l'incendie, à l'aide de pelles, de chaudières d'eau dont on la prenait dans le puit près de la grange et aussi à la maison. Le feu a été sous contrôle après deux jours. On avait peur qu'il ne brûle la grange et les bâtiments.

Il y avait le moulin à Albert Otis au petit IX. Moi et Réal Raymond, on y allait souvent y faire un tour. On allait jouer sur le tas de brins de scie qui brûlait. C'était très dangereux, car le feu faisait des sortes de tunnels, qui s'effondraient lorsque l'on marchait dessus. On l'a fait, jusqu'à ce que M. Raymond nous y pogne et nous en interdise l'accès. Nous avons même été interdit d'aller nous promener dans le moulin, lorsqu'il était en marche.

Je me souviens que M. Léo Veilleux du Village, avait patenté un sorte de skidoo. C'était muni d'un moteur à gas et d'une roue à godets (palettes), qui en tournant, cette roue frappait la neige et faisait avancer le skidoo. Si je me souviens bien, cette roue était installée sur le côté du traîneau. C'était avant-gardiste. Une fois, un soir, j'avais rencontré Lionel Veilleux avec cet engin, qui montait vers le grand IX.

Lorsque nous faisions boucherie, pour "saigner le cochon", je pense que c'était Roger Savard, notre voisin, qui le saignait avec un grand couteau.

L'hiver nous avions tellement de neige que même vers l'âge de dix ans, n'étant pas très grand, nous pouvions toucher avec nos mains, le dessus des poteaux de téléphone. Les chemins n'étaient pas ouverts pour les automobiles que vers le milieu de mai. Ce n'était pas avec des souffleuses à neige, car il y en avait trop, mais plutôt avec des bulldozers. Quelle joie pour nous d'entendre les bruits de ces machines. Je ne me souviens pas de tous les opérateurs, mais je sais que Marcel Fortin en avait un.

Une fois, un samedi matin au printemps, il y avait beaucoup de croûte sur la neige. Comme les chemins n'étaient pas ouverts, il y a quelqu'un qui a décidé de descendre son auto aux Méchins. Il avait demandé à M. Raymond de le suivre avec le snowmobile au cas où il serait resté pris et aussi il devait revenir à St-Thomas, Moi et Réal avons descendu à bord du snow. Nous sommes partis très tôt le matin à la noirceur avant que le soleil ne se lève et ne réchauffe la croûte de neige. La descente aux Méchins s'est très bien passée. Il a pu rouler par lui-même sans l'aide du snow. C'était quelque chose de pas ordinaire, car je crois que la distance est d'environ dix milles entre les Méchins et St-Thomas.

Une autre fois il y a quelqu'un du grand IX qui a demandé à M. Raymond de le descendre aux Méchins, au magasin général, car il voulait acheter ses provisions pour l'hiver. Si ma mémoire est bonne. il avait acheté pour \$800.00 de marchandises diverses, épicerie et autres. Pour descendre ça très bien été. Mais en remontant nous avons rencontré une petite tempête de neige dans les côtes des Méchins. On a fini Quand même à se rendre au bout du grand IX, mais je sais qu'il était très tard le soir.

Après que la famille Raymond fut déménagée à Matane, sur la rue St-Jérôme près des quais, je descendais avec Léo Veilleux qui faisait du taxi parfois. Il ne me chargeait que \$0.50 du voyage. J'allais passé quelques jours chez M. Raymond. Je me souviendrai toujours de la gentillesse et de la bonté de Madame Raymond.

Dans ce temps-là les goélettes pouvaient remonter la rivière Matane jusqu'au pont. Le pont sur la route 132 n'existait pas. Alors l'histoire est que lorsqu'une goélette arrivait au quai en provenance de la Côte-Nord, les marins à bord voulaient bien aller s'amuser en ville, et aussi rencontrer leur famille ou leurs blondes, les fins de semaine. Comme il y avait de la marchandise à bord, ils ne pouvaient pas laisser les goélettes sans surveillance. Ce qui arrivait des fois, moi et Réal, nous étions peut-être âgé de 12 ans, le capitaine nous demandait de rester à bord de sa goélette, car il y aurait pu y avoir des vols. Alors vous pouvez imaginer que nous acceptions cette offre avec une grande joie. Pour nous en ce moment-là nous nous voyions comme des grandes personnes et quel plaisir c'était de monter à bord ce ces goélettes. La paye n'était pas grosse, un gros merci seulement, mais pour nous c'était toute une aventure.

Les lots de colonisation qu'on occupait nous était octroyés par le Ministère de l'agriculture et de la colonisation, par un billet de location. Car après avoir développé un certain nombre d'âcres, on pouvait devenir propriétaire à part entière, enfin d'obtenir notre lettre-patente, qui nous garantissait pleine et entière propriété. Mais ce billet de lettre-patente était sujet à beaucoup de chantage de la part des autorités. Pour avoir ces lettres-patentes, il fallait: défricher environ 60 âcres par année, être résident, augmenter

le matériel aratoire et le nombre d'animaux, payer ses taxes etc. N. B.: Lorsque nous avons acheté en 1945 notre lot de M. Philippe Fortin, celui-ci n'avait pas été « patenté ». Mon père ne l'a pas fait non plus, pourquoi?... Est-ce parce que nous n'avions pas assez de terre en culture?

Pour l'entretien des rangs, qui étaient tous en terre, c'était Baptiste Fournier qui était opérateur du "grader".

L'octroi pour la culture était de \$15.00, l'acre défrichée. Chez-nous tout était fait manuellement. Mais je me souviens que certains colons, faisaient défricher par un bulldozer Mais après que le bulldozer eut passé, rasant tous les champs à plat et enlevant les premières couches de bonne terre. Comment vouliez-vous que le foin pousse?

Les feux de forêt: parfois ils prenaient causés par un feu d'abattis, par les orages électiques ou même par des morceaux de verres, bouteilles cassées, et, chauffés par le soleil, à travers duquel il agissait comme une loupe et enflammait les brindilles de bois. Il faut aussi ne pas oublier la main criminelle de l'homme, car ces feux donnaient de l'ouvrage à beaucoup de personnes, car nous étions payés par le gouvernement pour éteindre ces incendies de forêts. Parfois, je ne peux m'empêcher de le dire ayant vécu cela moi-même, j'ai vu certains hommes se présenter avec leurs outils pour l'extinction de ces feux, aller se cacher où il n'y avait rien qui brûlait et y passer des journées entières à ne rien faire. Je le répète je l'ai vu moi-même et ces hommes me disaient, arrête de travailler comme un zélé, car même sans me vanter, je ne pouvais accepter cela, cette façon d'agir car nous étions payés pour travailler. Quelle façon malhonnête d'agir!

Lorsque le feu était poussé par le vent, on aurait juré que c'était une locomotive qui s'en venait, tellement que c'était bruyant et épeurant. J'ai vu des écorces de bouleaux enflammées, partir au vent et aller allumer des incendies à peut-être ¼ de mille plus loin. Aussi pour contrer le feu, nous faisons un contre-feu, c'est-à-dire que lorsque le vent changeait de bord, nous allumions un autre feu pour contrer la direction de l'incendie qui s'en venait.

Lorsque les couples faisaient l'amour, il fallait que ce soit pour que la femme parte enceinte, sinon d'après les curés c'était un péché mortel qui méritait l'enfer. Pauvres parents; que la religion les a donc contrôlés. Le curé leur en faisait tellement accroire, qu'il avaient peurs et étaient certains d'aller en enfer, s'ils ne faisaient pas ce que le curé leur ordonnait de faire.

Je me souviens qu'une fois, le foin avait tété coupé soit le jeudi ou le vendredi, pour être ramassé le lundi. Mais comme la radio annonçait de la pluie pour cette journée et que le foin était sec, prêt à être ramassé, mon père avait décidé de le ramasser le dimanche. Il a donc demandé la permission au curé qui le lui a refusé. Mon père a décidé de le ramasser quand même, même si en ce moment il devenait en état de péché mortel, ayant travaillé le dimanche et ayant désobéi au curé. Si le foin n'avait pas été ramassé ce dimanche-là, une très grosse partie de la récolte aurait été perdue, sinon toute la récolte peut-être. C'est sûr qu'après cela, il a fallu qu'il aille se confesser. Enfin ...

Je descendais à Matane, je crois que c'était avec M. Raymond, par le grand V, lorsque passé la courbe à St-Jean pour descendre à Grosses-Roches en descendant la côte, nous avons vu un camion "Cub" renversé sur le côté. Nous sommes arrêtés et le chauffeur était dans la boîte du camion, vers le centre de la boîte. Nous lui avons parlé, mais pas de réponse. Comme nous ne pouvions pas soulever le camion pour dégager le chauffeur, nous sommes repartis pour Grosses-Roches et rendus là nous avons appelé la Sureté du Québec et nous sommes repartis pour Matane. Nous n'en n'avons pas eu d'autres nouvelles. Est-ce que le chauffeur du camion s'en est tiré? Je l'espère.

En 1988 Jean-Yves Bérubé et moi-même sommes partis de chez lui à Les Méchins avec son quatre roues et nous sommes montés vers St-Thomas, en pleine forêt par le "Coteiller" du Français. Nous sommes arrivés au bout du petit V. De là, nous nous sommes rendus au village de St-Thomas. Nous sommes redescendus passés le village par la route menant à Les Méchins. Quelle belle "ride".